Susan Rennie, *Jamieson's Dictionary of Scots, the Story of the First Dictionary of the Scots Language*

Oxford University Press, 2012, 282 p.

Pierre Morère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1029>

DOI : 10.4000/etudeseccossaises.1029

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 25 avril 2015

Pagination : 179-186

ISBN : 978-2-84310-296-7

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Pierre Morère, « Susan Rennie, *Jamieson's Dictionary of Scots, the Story of the First Dictionary of the Scots Language* », *Études écossaises* [En ligne], 17 | 2015, mis en ligne le 25 avril 2016, consulté le 17 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/1029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.1029>

Enfin, ce premier volume se termine par deux index : l'un général, et l'autre concernant les poèmes et les chansons de Burns.

Nigel Leask a réalisé un travail de longue haleine remarquable (et qui fera date) d'exégèse et de mise en contexte de l'œuvre de Robert Burns. La légende s'en trouve parfois écornée sans être pour autant détruite. Ce qui est mis en exergue, et c'est ce qui compte le plus en littérature, c'est le retour aux textes originaux resitués dans le contexte qui leur a donné le jour.

Pierre Morère

Univ. Grenoble Alpes

Susan Rennie, *Jamieson's Dictionary of Scots, the Story of the First Dictionary of the Scots Language*, Oxford University Press, 2012, 282 pages, £70.

La question de la langue occupe une place centrale dans tout pays où l'affirmation identitaire est au cœur des débats. Elle s'est posée particulièrement en Écosse après la signature de l'Acte d'Union quand le statut de la langue vernaculaire s'est vu dévalorisé par rapport à l'anglais, et plus particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Édimbourg, l'*Athènes du Nord*, se devait, notamment aux yeux de nombreux *litterati* apporter la preuve que le public cultivé savait s'exprimer dans un anglais non seulement correct, mais aussi avec précision et élégance. Le philosophe David Hume, en particulier, ne ménagea pas ses efforts en faveur de la langue anglaise afin que les auteurs écossais pussent se faire entendre, non seulement en Grande-Bretagne, mais aussi dans l'ensemble de l'Europe. De son côté, James Beattie de l'école du *sens commun* d'Aberdeen, pour une fois d'accord avec son rival Hume, publia une *List of Scotticisms* qui s'efforçait de recenser les tournures vernaculaires et de fournir l'équivalent en anglais qui devait s'imposer comme norme. Par ailleurs, au siècle des Lumières, la langue anglaise venait de trouver sa consécration avec le célèbre *Dictionnaire* de Samuel Johnson qui fit d'emblée autorité auprès du public cultivé. Son ami et futur biographe, James Boswell, Écossais lui-même, s'interrogeait sur les problèmes de compréhension surgissant entre l'anglais et la langue des Basses-Terres. On peut donc s'étonner que, dans un climat si peu propice, sinon hostile, des érudits aient pu s'intéresser au *scots* alors que partout l'anglais semblait s'imposer. Mais

s'intéresser à la langue ne signifie pas nécessairement la promouvoir, et les érudits qui se penchèrent sur les origines et l'usage du *scots* s'inscrivaient, au moins pour certains d'entre eux, dans le sillage des *antiquarians*, ce qui revient à dire que la langue vernaculaire était pour eux un objet d'étude neutre et un vestige du passé. Le *scots* n'était pas considéré par eux avec cette affectivité qui caractérise les locuteurs d'une langue minoritaire, surtout si celle-ci se trouve mise en danger par l'idiome d'un pays vu comme dominant. Sans entrer pour autant dans des considérations politiques, le *Dictionnaire* de Jamieson (1808) et son *Supplément* de 1825 tentent de retracer les origines du *scots*, notamment islandaises, de préciser l'évolution sémantique des mots jusqu'à leur usage contemporain. Si l'on est encore loin de la précision scientifique de la philologie telle qu'elle se développera tout au long du XIX^e siècle, et particulièrement en Allemagne, l'entreprise de Jamieson mérite d'autant plus d'être mise en avant qu'elle a su s'imposer parmi d'autres théories contemporaines.

L'ouvrage très précis de Susan Rennie, remarquablement documenté et, malgré sa technicité par endroits, agréable, à lire comprend sept chapitres. L'auteur brosse d'abord une biographie de Jamieson, pasteur *dissident* d'une paroisse aux maigres ressources, à Forfar, avant de se voir offrir un poste plus favorable à ses recherches lexicographiques à Édimbourg. Ses relations avec les *antiquarians* sont évoquées, notamment avec George Hutton et George Chalmers (*Caledonia*) ainsi que sa collaboration avec la *Society of Antiquaries of Scotland*. Rennie signale également les autres travaux publiés de Jamieson, des œuvres traitant de théologie (sans grande originalité), des poèmes (dont certains sont composés en langue écossaise), et ses éditions de *Bruce* et de *Wallace*. Le second chapitre traite des premiers glossaires écossais, s'attarde avec précision sur Thomas Ruddiman et ses successeurs, sur la langue moderne, avec une mention spéciale, dans le domaine de la poésie, sur Ramsay et Burns. Il est aussi expliqué que l'idée de Jamieson de se lancer dans des recherches lexicographiques s'inscrit dans un contexte particulier : il y a d'abord le travail de Boswell, celui de Hailes et de Robert Allan auxquels il y a lieu d'ajouter des glossaires de la langue écossaise ancienne. En raison du contexte politique, des comparaisons s'imposent avec des travaux similaires faits à la même époque sur la langue anglaise embrassant autant l'anglais *standard* que ses dialectes régionaux, c'est l'objet du troisième chapitre. À cet égard, Rennie consacre d'excellentes pages à Jonathan Boucher, aux recherches toponymiques de Jamieson (dans le Forfarshire), au célèbre *Statistical Account* et au *Kelpie Glossary*. Outre le contexte, l'auteur développe dans le quatrième chapitre la longue genèse qui conduisit au travail achevé du dictionnaire : les rapports de Jamieson avec Thorkekin et Pinkerton, tenants de théories antagonistes sur les origines du

scots, l'exploitation de textes anciens et des annotations de Ruddiman. Le quatrième chapitre aborde les problèmes plus techniques posés par la publication du dictionnaire, sa promotion commerciale équivalant à une véritable étude de marché, le procédé de la souscription, très courant aux XVIII^e et XIX^e siècles, les longues heures passées à la lecture des épreuves et les conditions de la diffusion de l'ouvrage. Dans le cinquième chapitre, Rennie aborde le contenu même du dictionnaire : la préface de 1808, la dissertation sur les origines de la langue écossaise, les principes, notamment fondés sur l'histoire, qui guidèrent les recherches lexicographiques de Jamieson, l'ordre de l'évolution sémantique des mots au sein de chaque entrée, les écarts entre langue écrite et langue parlée, les variantes dialectales et, pour terminer, l'accueil du dictionnaire dans la presse écossaise et anglaise. Comme tout dictionnaire, celui de Jamieson connut des reprises et des corrections qui sont étudiées dans le chapitre six. Après la publication de 1808, Jamieson travailla à une édition abrégée ainsi qu'à un supplément (1818) qui fut enrichi par de nouvelles sources, par d'autres apports dialectaux et par des expressions glanées dans la presse. En outre, même si lors de la première version du dictionnaire Jamieson avait sollicité l'opinion de collaborateurs, son travail était resté essentiellement solitaire. Pour son *Supplément*, il fait appel à d'autres érudits, en particulier à George Kinloch et à Sir Robert Liston. Mais la contribution la plus notoire fut celle de Walter Scott. Le dernier chapitre décrit l'héritage majeur des travaux de Jamieson, à commencer par les éditions posthumes de son dictionnaire sous la direction de Tait et de Johnstone pour la seconde, puis de Longmuir et de Donaldson pour la troisième. D'autres dictionnaires vinrent naturellement s'inscrire dans le sillage de celui de Jamieson, mais le sien demeura toujours une référence dès lors qu'on le trouve cité dans l'*OED* et l'*EDD*. L'ouvrage de Rennie s'achève par trois appendices : l'un consacré à une relation des événements de la vie de Jamieson rapportés selon leur déroulement chronologique, le second apporte des précisions sur la publication du dictionnaire et le troisième, particulièrement précieux, sur les contributions de Walter Scott. Une riche bibliographie d'une vingtaine de pages des plus utiles pour le chercheur vient clore cet excellent travail de recherche sur le dictionnaire de Jamieson. Enfin, un index facilite la tâche du lecteur qui souhaite revenir sur des points précis du contenu du livre.

Comme le souligne Susan Rennie dans sa préface : « The recent growth of interest in book history in general, and in lexicographical history in particular, suggests that it is now time to examine Jamieson's work in its historical context, and to attempt to reconstruct the untold story surrounding the creation of the *Dictionary* and *Supplement*. » (p. XIII) L'ouvrage se situe effectivement aujourd'hui dans un contexte où les langues

vernaculaires ne sont plus considérées selon un simple point de vue normatif (et donc artificiellement imposé), mais comme des véhicules de communication systématiques, cohérents, complexes, ordonnés et répondant à une histoire propre. La langue minoritaire n'est ainsi donc pas abordée sous le seul angle de prétendus *critères de valeur* découlant en particulier d'un fait politique, mais en tant que corpus autonome qui ne serait pas que la variante abâtardie d'une autre langue dominante.

L'évocation de la vie de Jamieson que fait Rennie montre à quel point les efforts déployés pour la réalisation de son dictionnaire furent méritoires : pasteur pauvre d'une Église presbytérienne dissidente (« Anti-Burgher branch of the Scottish Secession Kirk », p. 3), mais ayant fait de solides études à l'université de Glasgow où il suivit les cours de Thomas Reid et de George Muirhead. Jamieson fréquenta aussi le Alloa College, plus proche de sa branche religieuse, et où les étudiants étaient *prémunis* [*sic*] contre les errements des courants de pensée sceptiques (ex : Hume). À Forbar, Jamieson se plaignit de se trouver coupé du milieu intellectuel de Glasgow et d'Édimbourg, mais il eut cependant accès aux écrits de l'érudit islandais Grimur Thorkelin qui devait par la suite avoir une grande influence sur ses travaux. Malgré son éloignement des grands centres intellectuels écossais, Jamieson était cependant assez connu pour voir sa collaboration sollicitée par George Hutton qui faisait des recherches sur les antiquités ecclésiastiques de l'Écosse (p. 13), ainsi que par George Chalmers.

Outre les recherches lexicographiques de Jamieson, Susan Rennie se penche également sur ses autres écrits notamment théologiques avec *A Vindication of Scripture*, qui se présente comme une réfutation des thèses de Joseph Priestley, et *An Historical Account of the Ancient Culdees of Iona* qui allie les travaux des *antiquarians* avec des préoccupations d'ordre théologique, et enfin *The Reality of the Gracious Influence of the Holy Spirit* qui est un essai sur l'existence des miracles et qui, chose que Rennie ne précise pas, est sans doute une réponse à l'essai de Hume sur le même sujet.

On apprend avec intérêt que Jamieson fut aussi poète et qu'il se rangea parmi les anti-esclavagistes dans le sillage de William Wilberforce avec *The Sorrows of Slavery* (1789), *Congal and Fenella*, ballade dont l'action se situe à l'époque de Macbeth et *Eternity* (1798) qui se présente comme un débat théologique. Avec *Congal*, Rennie note que Jamieson fait figure de précurseur étant donné que le poème fut publié onze ans avant *The Minstrelsy of the Scottish Border* de Walter Scott. Toutes ces œuvres sont composées en anglais et on aurait aimé que Susan Rennie fasse un commentaire sur cet aspect particulier des écrits de Jamieson dès lors qu'ils sont révélateurs du statut qu'il devait aussi accorder à la langue anglaise. Elle consacre cependant quelques pages (p. 18-21) à des poèmes composés en

scots et en particulier «Walter Kelpie» qui fait écho à une légende locale d'Angus. L'appartenance de Jamieson au *Bannatyne Club*, pour lequel il composa des poèmes à diffusion privée, est significatif de son attachement à une culture écossaise propre. Toutefois, on pourra regretter que Susan Rennie laisse le lecteur tirer ses conclusions à partir des faits qu'elle rapporte sans qu'elle-même développe son point de vue.

Bien que le *Dictionnaire* de Jamieson s'imposât finalement sur d'autres travaux du même ordre, Rennie évoque avec intérêt d'autres publications concurrentes ainsi que certains modèles suivis. Elle remonte jusqu'à Andrew Duncan, auteur d'un glossaire *Scots/latin* (1595), tout en précisant que Jamieson eut plutôt connaissance du glossaire établi par Sir John Skene, contemporain de Duncan. Un autre glossaire riche de 3000 mots, établi par Ruddiman, accompagnant la publication de l'*Aeneis* de Gavin Duncan en 1710 constitue le premier point d'ancrage important dans l'histoire de la lexicographie écossaise ainsi que Rennie le précise : «Ruddiman's glossary was the first substantial work of Scots lexicography and it had an enduring influence on generations of Scottish lexicographers and editors. It set a standard for Scots lexicography that was only superseded by Jamieson's work a century later» (p. 25) L'autre glossaire important qui marqua le début du XVIII^e siècle fut celui établi par Allan Ramsay en 1724 accompagnant l'édition de ses poèmes *The Ever Green*, à son tour surpassé par le manuscrit Bannatyne publié par Lord Hailes en 1770 sous le titre *Ancient Scottish Poems*. Les glossaires s'enrichissent au début du XIX^e siècle avec les *Chronicles of Scottish Poetry* de James Sibbald en 1802. Rennie cite également les glossaires de John Callander of Craigforth et de John Graham Dalyell tout en soulignant l'intérêt accru pour l'étymologie. Enfin, Rennie cite le glossaire accompagnant la publication des *Kilmarnock Poems* de Robert Burns. Si l'exposé de tous ces faits est particulièrement précieux pour le lecteur, on regrettera encore ici que Rennie ne se risque pas à des conclusions sur l'utilité de ces glossaires, dès lors que leur présence indique qu'ils sont indispensables pour rendre toute lecture de textes en *scots* compréhensibles par le public et qu'il y a donc une perte de terrain de la langue vernaculaire au profit de l'anglais.

Rennie évoque les projets de dictionnaires de *scots* antérieurs aux travaux de Jamieson et particulièrement celui d'un groupe d'*antiquarians* : George Paton (en Écosse), Thomas Percy (auteur en Angleterre du célèbre recueil *Reliques of Ancient English Poetry*), William Cuming et Richard Gough. Boswell entend aussi entreprendre la rédaction d'un dictionnaire et il craint que la langue écossaise ne soit bientôt une langue morte. Rennie rapporte de lui cette citation révélatrice où il se lamente que cette langue

[...] is being lost every day, and in a short time will become quite unintelligible. Some words perhaps will be retained in our statutes and in our popular

songs. To me, who have the true patriotic soul of an old Scotsman, that would seem a pity. It is for that reason that I have undertaken to make a dictionary of our tongue, through which one will always have the means of learning it like any other dead language. (p. 39)

À l'époque où Jamieson travaille à son dictionnaire, le modèle du genre par excellence demeure celui de Samuel Johnson, et Jonathan Boucher et Boswell s'y réfèrent. Cependant, Jamieson fait figure d'exception et Rennie avance à ce sujet une hypothèse très convaincante : «By contrast, Jamieson did not link his work overtly to Johnson's text; perhaps he felt that this would undermine his thesis of the historical distinctiveness of Scots and English» (p. 43), d'autant plus que sa recherche incluait la langue parlée et ses diverses variantes dialectales. En cela, Jamieson innove dans la mesure où ses travaux n'ont pas une visée normative et ne s'inspirent pas exclusivement de références littéraires. Il se rapproche donc davantage de ce qui deviendra dans les années suivantes la philologie. Cependant, Rennie fait également remarquer qu'il existe aussi depuis le XVII^e siècle des dictionnaires des divers dialectes anglais. C'est aussi parfois de façon oblique que la lexicographie se développa, notamment avec le *First Statistical Account* de Sir John Sinclair dont le but premier était de procéder à des relevés démographiques et agricoles auxquels les contributeurs étaient invités à ajouter des commentaires sur la toponymie des lieux.

C'est donc à Grimur Thorkelin, érudit islandais et professeur d'histoire et des antiquités à l'université de Copenhague que Jamieson doit l'orientation de son dictionnaire qui attribue au *scots* et à l'anglais des origines distinctes. C'est ainsi qu'il en vint à se démarquer de Pinkerton qui faisait remonter aux Pictes la langue de l'Écosse. Rennie énumère les très nombreuses sources consultées par Jamieson dans l'élaboration de son travail : l'édition par Pinkerton des *Ancient Scottish Poems* (1786), les nouvelles éditions de Bruce, de Wallace, de la *Complaynt of Scotland*, de *Cronykil* et des *Chronicles of Scottish Poetry* publiées par Sibbald en 1802 et d'autres.

Susan Rennie consacre des pages intéressantes sur la manière dont Jamieson organisa la promotion de son dictionnaire et elles apportent non seulement des précisions sur ce cas particulier, mais aussi sur les conditions éditoriales semées d'embûches auxquelles devait se soumettre à l'époque toute publication à caractère scientifique. Le moyen le plus courant était de rassembler le plus grand nombre de souscripteurs possible. Parmi les plus connus en faveur du dictionnaire de Jamieson, on trouve notamment Walter Scott et Thomas Percy.

Rennie souligne l'originalité du dictionnaire et son caractère innovant : «Jamieson's use of precisely referenced illustrative quotations,

reaching back to the earliest recorded usage of his headwords, was a significant innovation. It is this practice which has led later lexicographers to acknowledge him as a pioneer of the historical method in lexicography.» (p. 120-121) L'auteur explique ensuite comment Jamieson organise son dictionnaire, incorpore les glossaires et choisit pour références les écrivains qui, à ses yeux, font autorité, et tout particulièrement l'*Aeneis* de Gavin Douglas. Pour les origines les plus anciennes, Jamieson consulte le *Bruce* de Barbour, les *Legends of the Saints* (auteur inconnu) du XIV^e siècle et le *Buik of Alexander* estimé dater du XV^e siècle. Parmi les auteurs contemporains, Jamieson cherche ses exemples chez Burns, chez Alexander Ross, David Morison et Robert Galloway, ou encore chez des imitateurs de Burns comme James Nicol et Alexander Douglas, auteurs de deux recueils distincts de poèmes mais au titre identique : *Poems chiefly in the Scottish Dialect* (1806). L'originalité du dictionnaire de Jamieson réside aussi dans les exemples puisés dans l'usage contemporain courant. Rennie note à juste titre que les remarques de Jamieson sur l'étymologie sont celles qui sont aujourd'hui les plus datées, car elles sont occultées par les avancées de cette science dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Rennie évoque ensuite le large écho que reçut la publication du dictionnaire : très favorable de la part de la *Critical Review*, du *Literary Panorama*, lequel cependant voyait dans ce travail le réceptacle d'une culture mourante, ce qui n'était certainement pas ce que pensait Jamieson. Les critiques se montrèrent moins favorables à propos des choix étymologiques de Jamieson, notamment à Londres où dominaient les théories de Horne Tooke selon lequel l'étymologie devait l'emporter sur l'usage, alors que Jamieson prenait en compte l'évolution sémantique des mots. D'où ce jugement très sévère de la *Monthly Review* que rapporte Rennie :

Were a Scottish Dictionary, truly etymological, supplied, the task would be easy that which it would be of so much importance to possess, and which we are yet so very far from possessing—a good dictionary of the English language. In Dr Jamieson's etymological labours, however, we cannot compliment him with the praise of having contributed much to our information. (p. 159)

De son côté, la célèbre *Edinburgh Review*, tout en étant favorable au dictionnaire, suggéra des ajouts et des corrections. Et il y eut effectivement des corrections et des ajouts dans deux publications consécutives étudiées dans le sixième chapitre : l'*Abridgement* et le *Supplement*. Pour ce dernier, Jamieson fit appel à des collaborateurs, et en particulier à George Kinloch, fin connaisseur de chansons et de ballades écossaises. Le collaborateur le plus connu fut cependant Walter Scott qui annota abondamment l'édition de 1808 du dictionnaire et dont les remarques furent reprises dans

le *Supplement* de 1825. Rennie fait également état d'additifs de Jamieson jamais publiés, mais qui demeurent très instructifs pour le chercheur.

Quant à la postérité du dictionnaire, Rennie cite indirectement les propos de Willa Muir lors du centenaire de la mort de Jamieson :

The power of the Scots language recorded in the *Dictionary* was timeless, and far outweighed the fact that, in other respects, the dictionary was now out of date. The *Dictionary*, she affirms, was a "valient barrier" which Jamieson had raised against the "gradual draining away of old Scotland". (p. 236)

Le grand mérite de ce livre de Susan Rennie, c'est d'abord qu'il renferme un trésor de renseignements sur la façon de présenter la langue écossaise à partir de l'origine des mots jusqu'à leur usage contemporain. Cet ouvrage s'adresse certes en priorité aux philologues et aux linguistes, mais l'auteur a su éviter l'écueil d'une trop grande technicité et son propos est parfaitement abordable par le non-spécialiste. La seule réserve que l'on pourrait avancer, c'est la prudence ou ce que l'on pourrait appeler la « neutralité scientifique » dont Susan Rennie fait preuve. En effet, les choix de Jamieson, et en particulier celui de bien distinguer les origines des langues anglaise et écossaise, peuvent certes se fonder sur le résultat de ses recherches, mais il est difficile aussi de ne pas supposer qu'ils aient été inspirés par des motivations d'ordre idéologique favorable à la conception d'une culture distincte de l'Écosse.

Pierre Morère

Univ. Grenoble Alpes

Rosie Findley (éd.), *The Work Ethic and the Scots / L'Éthique du travail et les Écossais*, dans *Civilisations*, n° 12, Presses de l'université de Toulouse 1 Capitole, 2013, 173 pages, 15 euros.

Le thème de l'éthique du travail choisi pour le dixième congrès de la Société française d'études écossaises à Toulouse en 2010, et dont ce recueil publie les communications qui y furent présentées, offre un intérêt majeur. D'abord parce qu'il traite, de façon diachronique, l'impact d'une morale issue du calvinisme, et ensuite ses divers avatars et mutations au fil du temps dans toute leur complexité. L'idée centrale qui se retrouve dans les